

A l'école

Autor(en): **David**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 20

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211301>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'OBSESSION

— Oh ! mais de grâce, ne parlons pas de la guerre !

Ce fut l'autre soir, au moment d'attaquer le potage, la supplication de l'un des convives d'une petite agape amicale.

Unanimes, les autres convives se rangèrent à ce vœu. Bien plus, il fut décidé que celui qui dirait un mot de la guerre, un seul, serait réduit au silence pour tout le reste de la soirée. Encore que le sexe charmant ne fût pas représenté à ce repas intime, cette condamnation au silence était bien la punition la plus efficace.

Oh ! quel soulagement, quelle joie que de se libérer un moment de la terrible obsession. Toute la soirée se passa sans qu'il fût question de tranchées, de schrapnells, de marmites, de 420, de bombes asphyxiantes, de sous-marins, de torpilleurs, etc. Aussi, à combien de vaines redites, de grotesques prophéties, de sottises, de propos aigre-doux, la porte se trouva-t-elle du même coup fermée.

« C'est de l'égoïsme, cela ! vous écrieriez-vous peut-être. Alors qu'à nos frontières des peuples se cassent la tête, si nous avons encore parfois le précieux privilège de nous grouper, en famille ou entre amis, autour d'un cordial festin, c'est bien le moins qu'on y réserve une place au sombre cauchemar qui étroit l'Europe, et que nous consacrons à ceux qui luttent, à ceux qui souffrent, toutes nos pensées et toutes nos conversations. »

Drôle de commiseration, en vérité ! Et à quoi donc cela avance-t-il ?

Car que de vaines paroles, à propos de la guerre, qui n'ont d'excuse que l'angoissante obsession à laquelle nous sommes soumis depuis tantôt dix mois.

Qui donc peut dire les projets qui mijotent actuellement dans les marmites diplomatiques ou dans celles des états-majors ? Personne. Pourtant, nul n'en ignore.

Le premier venu affirme avec une assurance qui n'admet pas de réplique que la « grande offensive » à laquelle se préparaient pour le printemps, les belligérants, n'aura pas lieu : parce que... ceci, parce que... cela.

Un autre vous soutient, non moins pertinemment, que l'Allemagne est à bout de ressources, qu'elle est affamée, qu'elle manque de munitions, d'hommes et d'argent. Alors, quoi faire, dans ces conditions ? C'est la débâcle, la débâcle prochaine.

Un troisième, au contraire, sait de « source très sûre », dit-il, que l'Allemagne regorge de provisions de toute sorte et de munitions, qu'elle a des réserves d'hommes inépuisables et que le pactole ne peut lutter avec les caisses de son gouvernement et de ses financiers.

L'Angleterre, avance quelqu'un, n'a pas fait tout ce qu'elle pouvait et devait faire. Les effectifs qu'elle a débarqués sur le continent sont très insuffisants. Et puis, si ses soldats se battent fort bien, avec un courage admirable, ils ne se battent que quand il leur plaît.

Et c'est fini de la Russie, ajoute un autre interlocuteur ; le rouleau compresseur est « enramblé », comme on dit chez nous. Il n'y a plus rien à espérer de ce côté-là.

— Mais c'est une sottise, réplique-t-on, la Russie n'a donné jusqu'ici qu'une très faible partie de ce qu'elle peut donner. Ce ne sont guère que ses avant-gardes qui se sont battues jusqu'ici. Ses armées sont derrière ; elles se préparent. Gare devant, lorsqu'elles s'ébranleront !

Maint discoureur de café en sait plus sur les projets du général Joffre, que le général Joffre, lui-même. Et il vous dévoile avec éclat, force gestes et croquis, les plans « secrets » du généralissime français, dont l'exécution va décider de la victoire.

Naturellement, « l'attitude » de l'Italie donne

lieu à moult commentaires. « Marchera ! Marchera pas ! » Et il n'est aucun de ces diplomates de coin de rue qui n'en puisse remonter à M. Salandra, lui-même, sur les dessous actuels de la politique de la péninsule.

Même chose en ce qui touche la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie, qui composent avec l'Italie ce qu'on a appelé la « quadruple attente ».

Quant à l'Autriche, pour beaucoup, ses jours sont comptés. C'est le démembrement, c'est la dislocation fatale.

La Turquie, prétendent d'aucuns, va disparaître de la carte d'Europe ; ce sera le prélude de sa disparition de la carte du monde.

La victoire, pour nombre de gens, est déjà décidée. Elle ne peut être que du côté des Alliés. L'ardeur de ce désir en fait une réalité.

Et c'est alors qu'interviennent les artisans de la convention de paix et les réorganiseurs de l'Europe.

Pour le coup, les combinaisons les plus fantaisistes, les affirmations les plus téméraires, pour ne pas dire plus, se donnent libre cours.

L'Europe est complètement réorganisée, transformée, méconnaissable. Au pilon, tous les manuels de géographie, tous les atlas, toutes les cartes murales et autres.

Les diplomates de la conférence internationale à qui incombera la tâche délicate et difficile du règlement de comptes, n'auront plus qu'à contresigner l'œuvre de tous ces diplomates d'occasion qui périrent dans les assemblées, dans les carrefours, dans les cafés.

Touchant la Suisse, il y a ceux qui sont certains que nous ne risquons plus rien — qui oserait nous attaquer ? — et ceux qui n'ont aucun doute quant à une invasion chez nous de l'un des belligérants.

On discute chaudement aussi des dissentiments qui se sont produits entre Suisses romands et Suisses allemands. On en discute même beaucoup trop, nous nous en sommes rendu compte. A force de vouloir y chercher un remède, on ne réussit qu'à envenimer un peu plus le conflit. Le silence et le temps feraient, sans doute, de bien meilleur ouvrage.

Aussi, quel diable de besoin avons-nous donc de parler toujours de ce que nous ne savons pas ?

J. M.

Le jumeau. — Un dimanche de cet hiver, je vis passer devant ma demeure, un jeune garçon d'un village voisin qui était toujours au courant de la chronique régionale. Il s'arrêta pour me causer. Aussitôt, je tendis l'oreille, flairant quelque chose de nouveau :

— Qu'as-tu de bon à me dire Edouard, pour cette fois ?

— Ecoutez-voir Dâvi, Alefrède de la boutique, il a eu un petit garçon ; puis, se rectifiant : « une petite fille ».

Moi sous le charme de cette voix pittoresque, je confonds et réplique :

— Deux jumeaux, donc ?

— Non ! vous embrouillez tout le bâzar, rien que un... de jumeau.

DAVID.

A l'école. — Justin au maréchal, était à l'âge de onze ans le meilleur élève de la seconde classe, mais le régent hésitait à le faire passer en première, tant il le faisait chevrer en récitant ses leçons par ses expressions trop parfumées de goût du terroir.

Ainsi un jour mémorable, à la « visite » de religion, le pasteur lui ayant indiqué le chapitre : « La chute de l'homme », le rustique savant ne va-t-il pas, au grand désespoir du pauvre instituteur, lancer au pasteur, ébahi, cette phrase : « Et pi... voilà que... la serpent... était le plus malin des... habitants du jardin. »

DAVID.

AO SINMETIRO

II

N° 66. — Son père, que cauchenâvè, ne lai avai laissi qu'è dai devallès. Li n'a pas fè dinse. S'est incoradzi dè ramassà, et sè z'infants van pardieu pouai sè partadzi bin oquière.

N°s 67 et 68 (Din on carro). — Dou petits z'andzo daò bon Dyu : lo bouèbo à la Bese Samin et cique que lo conseillè l'a zu avoué lai serveinta.

N° 69. — Onna brava fenna. Lè demindzè daò tsautin, teindu lo pridzo, on la vèyai adi appoyè contrè lo mothi, qu'akutàvè dèzo la fenitra adè vèta, la tita ellinnàye et lè mans djeintès.

N° 72. — La syndiqua m'a zaò zu de que ellia que vo z'arai prai voutron fordai su vo sin que vo vo z'in apèchaidè.

N° 73. — Onna fèmallà qu'ètai vegnaite dèrrai teimps tota dèbetàye, pèlamo que lè z'afères ètan mau zu tsi laò et que l'avai falhu te vindrè po payi.

Cutsivè pè lè grandzès et lè z'ètrablyo et s'promenàvè tot lo dzo pè lo veladzo, avoué dè panai dè rapannès à son brè, yau mettai ce que lè dzeins lai balhivan. Bataillyivè, et on l'oïessai dzo lo grand matin bramà : « Lè larrès les caïons, no z'an tot robà : noutron mèzon noutrès tsamps, tot lo bin dè mon père. Ne n'estè qu'è lè ge po pilliorà. »

N° 74. — Lo marchand dè caïons. Quand èternessai on l'oyai d'onn' haòra lihen : duè quantiaò Mare. Bouèbo on in avai ti pouain, rinquière dè lo vaire cratchi on fotai lo camp.

N° 76. — Cique n'avai min dè keu. La né que sa mère l'est morta, in l'oïessin plyindrè, que cein lai gravàvè dè roncliyà, s'ire relèva po la dère : « As-tou pas binstou fini. Te n'as jam'ètà qu'onna sacrè vilhe piorna, te vaò l'itè quantiaò bet. »

L'avai dè assebin, on dzo dè messon, à s'felhie que restàvè à l'hofo po soigni sa fenna çosse cauquès dzo dèvant que mouairè : « O misaire ! misaire ! se faut laissi la messon po onna dzein que vaò muri. »

Lo mîmo ne l'a pas règrettàye, sa fenna, p'mè qu'è dè tsin blianc. N'a pas vessà on larma quand l'est morta.

L'avai praiissa po s'n' ardzeint.

N° 77. — On tràkoua-payi qu'avai daò-trè sorenom. Lai desan l'Anglet, Marc dè Paris l'Amèrikien. N'a rin ramassà et po fini l'est tsà à la tserdze dè la kema.

N° 78. — La traisiéma fenna aò tambou, mort suite dè cutse.

N° 79. — Lo petit Cresenf. On bin bout hommo.

N° 80. — On vilho dè passà noinant' ans qu'avai rèpondu aò menistrè que lai dezai on dzo que sarai lo momeint por li dè sondzi à sa fin.

— Oh ! monsu lo menistrè, ne su pas se vilho qu'on crai. Avè pîre lè noianta sti l'adton.

N° 81. — L'ètai iena dè elliaò tsatè mortè, d'elliaò z'idye que binnan... Ma fai ne mè dèvsàdè pas dè felhie dinse.

N° 82. — S'est rinà in rognassin po on pass dzo et dai drai d'idye.

N° 83. — Onna dzouvena, galèza quemine on pouponna. N'a pas rèzu on dzo dè bin du lèdèraire vouga, que s'ètai folàye on pî in dansi.